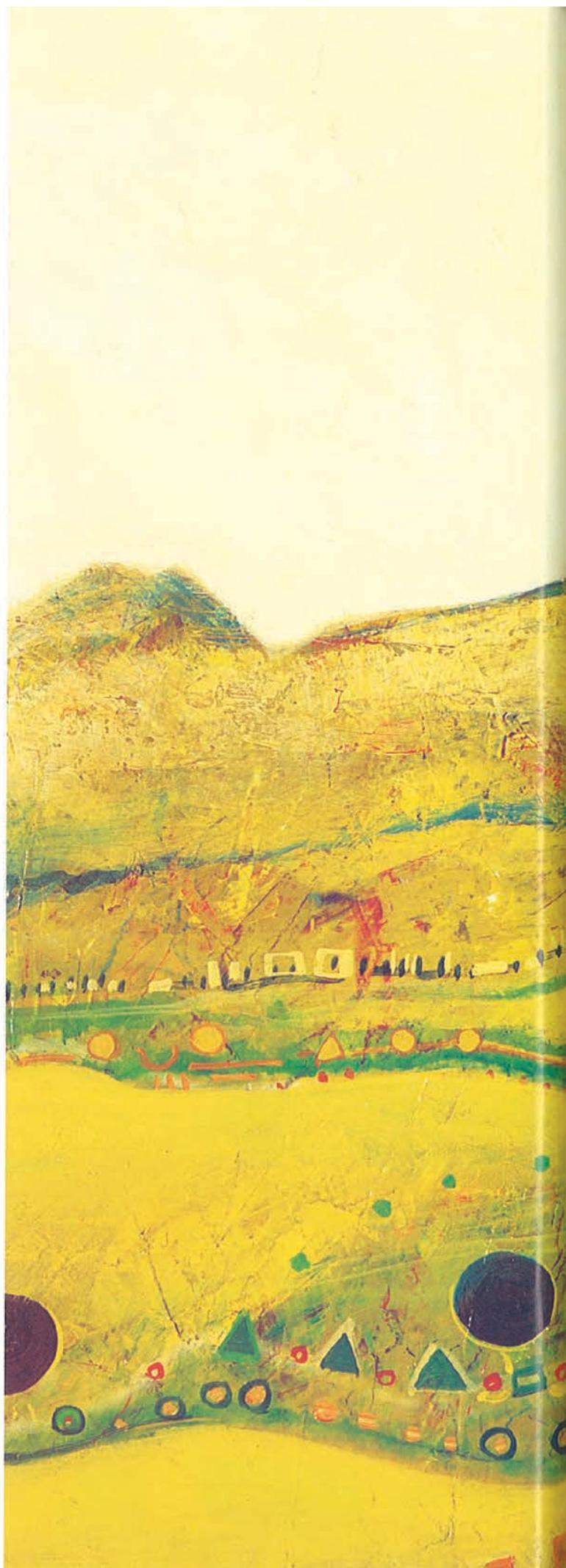
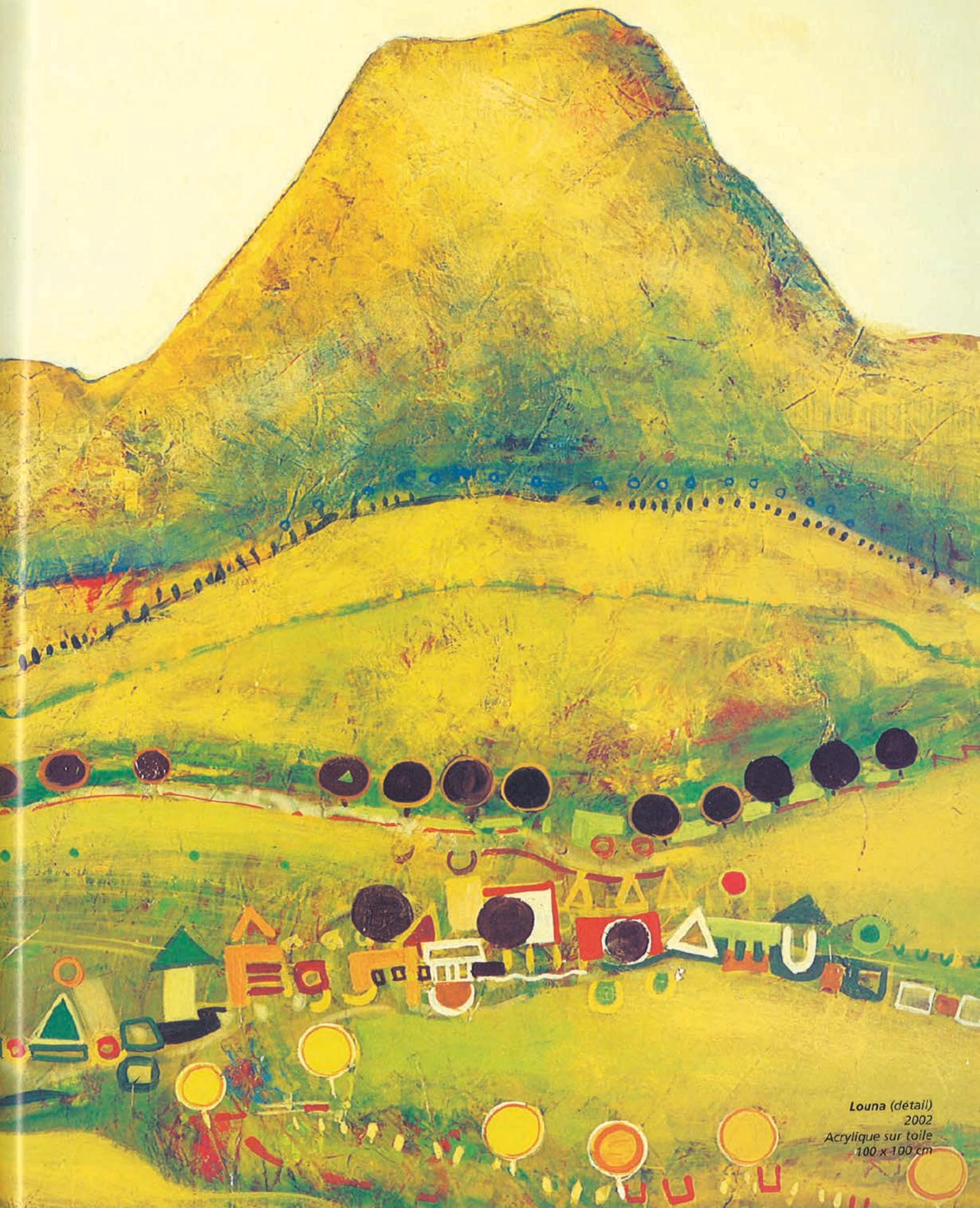


**PARTIR !... PARTIR VERS
DES AILLEURS LUMINEUX,
PARTIR VERS DES CONTRÉES
IMAGINAIRES OÙ L'ON N'AR-
RIVE JAMAIS. ENTENDRE
MONTER LE CHANT DE LA
TERRE, SI PROFOND, SI PUR.
VENEZ AVEC NOUS.**

Gérard Gamand

En descendant la grande corniche qui plonge sur la sublime baie de Saint Jean de Luz, nous songions à l'émotion qu'avait dû ressentir un jeune roi de 17 ans, Louis XIV, lorsqu'il vint, ici même, épouser sa cousine, l'infante Marie Thérèse, fille de Philippe IV d'Espagne et d'Élisabeth de France, le 9 juin 1660. Il n'y a finalement "que" 343 années ! Aujourd'hui, sur cette même portion de paradis, l'océan semble soulagé du départ des touristes. Il roule gentiment des flots que l'on croirait méditerranéens. Les maisons sont toutes blanches avec des colombages verts ou prune. Il règne une subtile harmonie de tons. Le béton n'a pas défiguré ce site naturel. Devant nous, la digue de l'Artha freine amoureusement les ardeurs des vagues qui, plus loin, font le bonheur des surfeurs. Nous sommes venus rencontrer, dans le calme somptueux d'une belle arrière saison, le peintre Jean-François Larrieu. Il a fait de cet endroit magique sa nouvelle adresse. Avec la belle et douce Claude, sa femme, ils ont fait construire une superbe maison basque avec un atelier immense, ouvert sur la nature. Finis le stress, les mondanités et les encombrements de Paris pour ce tarbais d'origine. Il a enfin trouvé le





Louna (détail)
2002
Acrylique sur toile
100 x 100 cm

Océan
2002
Acrylique sur toile
162 x 130 cm





silence et la tranquillité si propices à la création d'une œuvre picturale. Il faut dire que question stress et pression, il a donné, avec huit ans de présidence du Salon d'Automne de Paris, dont on fête le centenaire cette année. "Tu te rends compte, en huit années de présidence, je n'ai parlé de peinture que quatre ou cinq fois !" nous confie-t-il sur un ton désabusé.

RETOUR AU PAYS BASQUE

Lui, le sportif enthousiaste et explosif, qui filait le 100 mètres en 10.8 sec (!), coureur superbe de 400 mètres, avant de devenir un trois quart émérite de l'équipe de Tarbes en 1^{ère} division de rugby, s'est retrouvé coincé, à Paris, dans les querelles "politiques" d'une association. Reprenant les rênes d'une organisation vieillissante, il a cru pouvoir "changer le monde" en bousculant les structures. Il y a laissé beaucoup d'énergie et quelques idéaux. Mais cette fois, avec ce retour au pays basque, le pays de son enfance heureuse pour des vacances insouciantes, c'est le départ d'une nouvelle étape de sa carrière. Celle-ci pourtant, n'a jamais pâti des pérégrinations parisiennes, bien au contraire. Solidement défendu par un gale-riste qui a depuis longtemps compris toute l'originalité de sa création, il a conquis un public international, amateur de peintures joyeuses et lumineuses. Gilles Dyan, le patron d'Opéra Gallery, faubourg Saint Honoré à Paris, également installé à Singapour et New York l'expose régulièrement avec un succès grandissant.

Jean-François revendique haut et fort le droit de créer une peinture qu'il qualifie lui même d'ornementaliste : "J'aime les couleurs vibrantes qui construisent un univers de rêves, elles m'aident à sortir de ce monde. Je quitte complètement la réalité pour inventer des destinations secrètes. Cette invitation au départ permet de se remplir du bonheur de l'avant voyage où, grâce à l'imaginaire, tout est encore permis. C'est un moment magique quand une toile est terminée et que je prends un peu de recul pour voir l'ensemble". Nous déambulons tranquillement dans les ruelles du vieux Saint-Jean-de-Luz. Le temps s'est arrêté. Il nous revient en mémoire un texte de Louis Ferdinand Céline : "Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force. Et puis, tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les yeux. C'est de l'autre côté de la vie". Jean-François, en confiance, poursuit : "Dernièrement j'étais en Chine, le seul représentant de ce type de peinture. Je me sentais un peu isolé au milieu des peintres expressionnistes. J'avais l'impression qu'ils érigeaient l'art

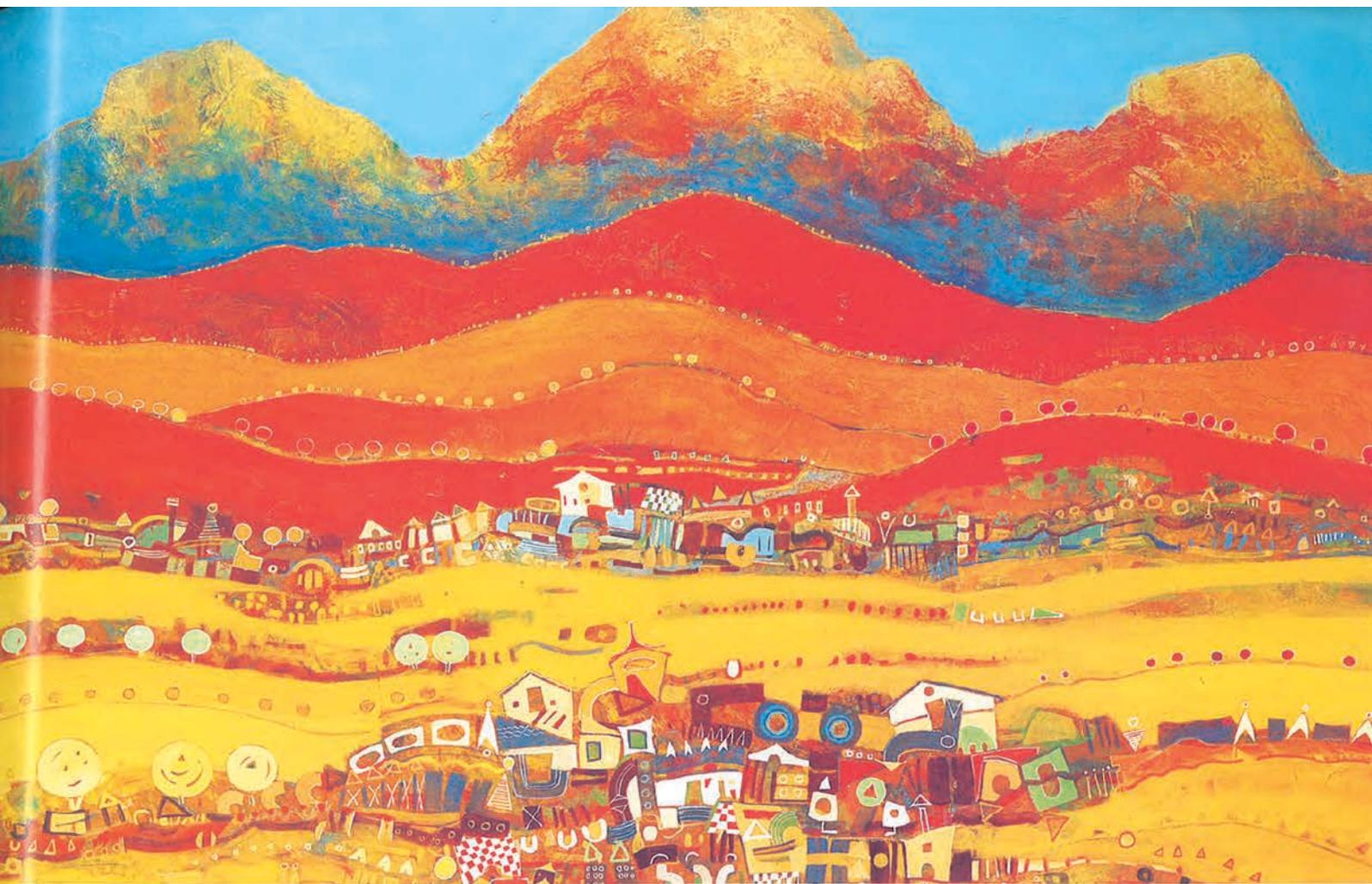
en système unique. Heureusement un sculpteur africain s'approchant de mon travail s'est exclamé si haut et si fort - Si ça, c'est pas du plaisir ! - que je me suis senti conforté dans ma démarche un peu à contre courant".

LE TEMPS DE L'APAISEMENT

Tout à l'heure, lorsque nous étions encore dans ce grand atelier tout blanc et vierge d'accrochage, nous avons vu comment se construisaient ces toiles en grands formats. Jean François ne dessine pas ses tableaux, il les réalise de façon aléatoire par couches successives. C'est de la matière même que va naître le sujet. On part de l'abstraction pour aller vers un monde inconnu. L'artiste n'est alors que l'interprète du hasard pour bâtir ces ensembles chatoyants. "C'est le principe même de la sélection naturelle" nous dit-il. Quand on s'approche de ses toiles on découvre des couches successives, légères et transparentes qui don-

*L'île au trésor
(diptyque)
2002
Acrylique sur toile
140 x 228 cm*





Randonnée en Espagne (détail)
2002
Acrylique sur toile
114 X 146 cm

nent une profondeur inouïe, si caractéristique de son travail. Aucune de ses oeuvres n'évoque la réalité. Henri Michaux ne disait-il pas : "Tous les spectacles de la nature sont des spectacles en écho..." ? Dans cette peinture, on retrouve des rythmes de champs infinis, des espaces éternels de mers soyeuses. On entend ce "chant de la Terre" si cher à Gustav Mahler. La magie opère. Délibérément à l'écart des modes, il poursuit la construction d'une oeuvre singulière, sans se soucier des critiques d'art. Il a compris, il y a bien longtemps, que sa peinture s'adressait au public, et à lui seul. Aujourd'hui on sent un Jean-François Larrieu en voie d'apaisement. Il retrouve les sensations gestuelles dont il a tant besoin pour créer ces diptyques et triptyques que les collectionneurs s'arrachent. Il retrouve ses copains d'enfance ou de sport. Ceux qui ne l'ont jamais déçu avec

lesquels il se sent bien. Claude Monet écrivait déjà, en 1868, à son ami Bazille : "On est trop préoccupé de ce que l'on voit et de ce que l'on entend à Paris, si fort que l'on soit...". Jean François rajoute : "À Paris, j'avais un peu le sentiment de perdre mon fil conducteur et de rentrer dans une sorte d'écriture automatique. Ce qui est tragique pour un artiste". Il fait doux, nous sommes attablés, en terrasse, à deux pas du port de pêche. Seules quelques mouettes irascibles troublent la quiétude des lieux, en se disputant, à grands cris rauques, un pauvre petit poisson... Nous songeons au superbe livre d'Albert Camus : "Noces" où l'on communique à cette rencontre de l'homme et de la terre. L'auteur nous dit : "Pour moi, devant ce monde, je ne veux pas mentir, ni qu'on me mente". Au fait, combien y a-t-il de kilomètres entre Paris et Saint-Jean-de-Luz ? ■

Pour plus d'informations sur le peintre Larrieu, reportez vous page 158.